

le prolétaire

bulletin mensuel du PARTI COMMUNISTE INTERNATIONALISTE (programme communiste)

Prix : 0,20 F ; 2 FB
1 an : 2 F ; 20 FB

N° 10 - Mai 1964

CE QUI NOUS DISTINGUE

- La revendication de la ligne qui va du Manifeste Communiste à la Révolution russe d'Octobre et à la fondation de l'Internationale Communiste.
- La lutte contre la dégénérescence de Moscou, le refus des Fronts Populaires et des blocs de la Résistance.
- La tâche difficile de restauration de la doctrine et de l'organisation révolutionnaires en liaison avec la classe ouvrière, contre la politique personnelle et parlementariste.

QUAND KHROUCHTCHEV CRACHE SUR LE PROLÉTARIAT ROUGE

Si les discours de Khrouchtchev en Hongrie ont empli les bourgeois de satisfaction et les révolutionnaires de dégoût, ce n'est pas parce qu'ils étaient dirigés contre les Chinois. Mao et ses amis sont des adeptes de la théorie du socialisme dans un seul pays, des partisans des voies démocratiques et nationales au même titre que Khrouchtchev lui-même ; et de Gaulle est le premier (avec les anglais) à ne pas croire qu'ils se sentent liés par le moindre scrupule de fidélité au communisme révolutionnaire ; quant à son "brain-trust" de financiers et d'industriels, il ne le croit pas davantage.

DANS CE NUMERO

- Quand Khrouchtchev crache sur le prolétariat rouge
- Comment finit "l'anti-impérialisme" russe
- Démocratique avec les bourgeois, fasciste avec les ouvriers, le syndicalisme de collaboration de classes jette le masque
- La jeunesse : clientèle électorale ou force révolutionnaire de demain

En réalité, les discours de Khrouchtchev visaient plus haut que leur but officiel. La Russie d'aujourd'hui n'entre-t-elle pas dans la danse des affaires avec le bien-aimé Johnson ? Ne présente-t-elle pas le commerce comme une garantie de la paix universelle ? Ne prétend-elle pas pénétrer à son tour dans le grand monde des pays trafiquants ? Dès lors, il lui faut à tout prix effacer jusqu'au souvenir de la lutte révolutionnaire du prolétariat russe. Pour les nouveaux chevaliers de l'ordre très chrétien du commerce, le glorieux Octobre rouge de 1917 est un péché originel dont il faut à tout prix se laver, une tache à faire dis-

LISEZ, DIFFUSEZ, SOUTENEZ

programme communiste

notre revue théorique trimestrielle

Le N° : 2,50 ; Belgique : 35 FB
Abonnement 1 an : ordinaire 9 F
de soutien 20 F

Correspondance :
B.P. 375 MARSEILLE-Colbert
B.P. 24 PARIS XIX

Versements : PROGRAMME COMMUNISTE C.C.P. 2202 22 Marseille

paraître à tout prix. L'ennemi, ce ne sont pas les Chinois : c'est la révolution communiste ; et c'est contre elle que Khrouchtchev a dirigé toutes ses flèches.

Aux rêves fantastiques d'une jeunesse rebelle, les vieux réformistes ont toujours opposé les solides "réalités de l'âge mûr : que diable, à un certain moment, il convient de devenir raisonnable ! Or, que dit Khrouchtchev aujourd'hui ? La révolution a pu être un rêve généreux, mais : "Il faut en finir avec les rêves : nous sommes devenus adultes !"

Tandis que Marx disait de la Commune parisienne qu'elle avait été un "assaut au ciel", les réformistes se sont toujours vanté de garder les pieds bien sur terre et de courir derrière le possible. Et Khrouchtchev ? : "Davantage de goulash, desserrons la ceinture !"

Lorsque les prolétaires brûlaient de se battre pour soutenir la lutte sanglante de leurs frères de Russie, de Hongrie et d'Allemagne au lendemain de la première guerre mondiale, les réformistes cherchaient de toutes leurs forces à freiner leur impatience en brandissant le spectre de la répression ennemie par le fer et par le feu. Eux qui avaient justifié la guerre des Etats avec ses millions de victimes, ils condamnaient la guerre de classe au nom de la paix et de la vie - quitte à entonner à nouveau le refrain de la défense des valeurs menacées de la civilisation lors de la nouvelle guerre mondiale. Et Khrouchtchev, que fait-il ? Il se modernise en tentant de terroriser les prolétaires avec le spectre de la "bombe atomique" ; mais c'est bien le même refrain : s'il y a "des fous", leur place est à l'asile d'aliénés ; moi, "je veux vivre !"

Les vieux réformistes voulaient inculquer au prolétariat la honte de sa propre inculture, de sa misère, de sa grossièreté auxquelles ils opposaient la distinction, la culture, la civilité qu'on apprend à l'école ou dont on confie l'illustration à des députés et des maires socialistes. Lorsqu'ils étaient jeunes, ils avaient serré des mains calleuses, mais ardentes ; ils s'étaient adressés à des esprits simples, mais droits, à des cœurs rudes, mais généreux. "Devenus adultes", comme dit Khrouchtchev, ils se mirent à considérer de leur haut et surtout craintivement ces forces incontrôlables et explosives. Les prolétaires auraient dû perdre la fierté de leur condition de sans-réserves matérielles, intellectuelles et "morales" ; ils auraient dû en rougir et se considérer eux-mêmes indignes de prendre et d'exercer le pouvoir tant que la "société respectable" ne leur aurait pas reconnu le titre d'hommes "civilisés". Et Khrouchtchev, que crie-t-il aux fils et petits-fils des militants prolétariens d'Octobre 1917 ? Il ne faut plus que les bourgeois puissent encore dire : "Regardez-les ces barbares de Russes ! Ils nous font rire, avec leur révolution : ils dinent toujours d'une soupe de choux aigres et vont chaussés d'écorce de bouleau !"

Regardez-le, le gros mercanti, père spirituel d'autres mercantis moindres, présents et à venir : ici, il a atteint le comble, et il nous permet de mesurer l'abîme qui sépare les ignobles fils de la contre-révolution stalinienne de la génération des bolchévicks révolutionnaires. Il

rougit de la condition prolétarienne et aspire à recevoir des mains de la bourgeoisie mondiale un misérable brevet de culture, de bienséance et de finesse. Le prolétariat, lui, n'a à ressentir aucun "complexe d'infériorité" devant la bourgeoisie, il n'a pas à "rivaliser" avec elle sur le terrain de sa maudite "civilisation". Malheur à lui s'il le fait ! Il ne peut exister de pire boulet à son pied que l'admiration superstitieuse de la civilisation bourgeoise ; c'est un frein pire encore que les exhortations timorées à la sagesse, à la paix, à la vie tranquille.

Le prolétariat russe et les bolchévicks de 1917 et des années immédiatement précédentes étaient d'une toute autre trempe ! Un mois après la mort de Lénine, Préobrajenski pouvait écrire dans les colonnes d'une Pravda qui n'était pas encore émasculée : "Notre ouvrier, c'est le jeune barbare plein de force que n'a pas encore corrompu la civilisation capitaliste, qui n'est pas perverti par le confort et le bien-être, miettes tombées de la table des exploiters des colonies, qui ne s'est pas encore laissé plier au joug de la légalité et de l'ordre bourgeois. Il a pour ancêtres les paysans qui pillaient les maisons et les récoltes des seigneurs, ceux que l'on fouettait dans les écuries des pomietchtchiki et que l'on envoyait sur des radeaux avec l'as de carreau des forçats dans les mines de l'Oural et la Sibérie. Dans ses veines court le sang des factieux qui, à l'époque de Stenka Razine et des Pougatchev, faisaient trembler le trône des tsars moscovites ("ils mangeaient des soupes aux choux aigres", "allaient chaussés d'écorce de bouleau" et "faisaient rire" avec leurs rébellions !). Notre ouvrier a commencé à haïr le capital et à le combattre avant de le révéler comme organisateur d'un régime économique supérieur à l'artisanat : il a commencé à le mépriser avant d'avoir goûté à la culture bourgeoise et de s'y être attaché. Il ne ressemble ni au prolétaire d'Occident, dressé par deux siècles d'industrie manufacturière et capitaliste, ni au semi-prolétaire de l'Inde et de la Chine. Notre classe ouvrière alliait en elle l'élan révolutionnaire, la spontanéité de la verte jeunesse à la discipline qui cimente les millions d'êtres que groupe le travail autour de la machine". Bien loin d'en avoir honte, la classe ouvrière et son parti étaient fiers de ces caractéristiques historiques qui sont aux antipodes du "dressage" culturel et de la "civilisation" si chers aux partisans actuels de l'émulation pacifique avec le monde capitaliste. Ils y voyaient non une faiblesse humiliante, mais une force gigantesque.

Les bourgeois ont reconnu et célébraient la fierté et la force des sans-culottes tant que ceux-ci combattirent pour la bourgeoisie ; mais ils les ont couverts de sarcasmes dès que cette "canaille" osa lutter pour elle-même. De la même façon, Khrouchtchev ne peut pas, en gros parvenu qu'il est, ne pas renier ses ancêtres, factieux, rebelles et incendiaires, leur fierté dans la misère, leur robuste "incivilité", bref, leur "barbarie" toute capable d'abnégation et d'héroïsme qu'elle soit. Pour le commerce, pour l'émulation pacifique, pour le concours "du meilleur système social" il faut une toute autre pâte d'homme, celle des fils de famille !

Si Marx voyait dans le prolétariat la classe rédemptrice de l'avenir, c'est justement parce qu'en lui se manifestaient "le scandale

universel", la "criminalité manifeste" de l'ordre bourgeois, qu'en lui se réalisait "la perte totale de l'homme", condition de la "reconquête totale de l'homme". Sur cette classe qui ne peut s'émanciper elle-même qu'en émancipant toutes les autres, Khrouchtchev a craché tout son fiel et son mépris. Mais le prolétariat retrouvera sa force le jour où il comprendra à nouveau que si son ennemi de classe méprise et dénonce en lui la "perte totale de l'homme", c'est parce qu'elle est l'unique levier qui soulèvera et révolutionnera le monde bourgeois.

Vive donc la "barbarie" prolétarienne !

De Lénine dans "La Faillite de la II Internationale" (publié en Sept. 1915)

Le strouvisme n'est pas seulement une tendance russe, mais aussi, comme en témoignent avec une évidence particulière les derniers événements, une tendance internationale des théoriciens de la bourgeoisie visant à tuer le marxisme par le "moyen de la douceur", à l'étouffer par les étreintes, par la pseudo-reconnaissance de "tous" les côtés et éléments "réellement scientifiques" du marxisme, sauf son côté "agitation", "démagogie", "utopie blanquiste". En d'autres termes : tirer du marxisme tout ce qui est acceptable pour la bourgeoisie libérale, jusques et y compris la lutte pour les réformes, jusques et y compris la lutte de classe (sans la dictature du prolétariat), jusques et y compris la reconnaissance "générale" des "idéaux socialistes" et la substitution d'un "nouvel ordre" au capitalisme, et rejeter "seulement" l'âme vivante du marxisme, "seulement" son esprit révolutionnaire.

Le marxisme est la théorie du mouvement libérateur du prolétariat. On conçoit donc que les ouvriers conscients doivent prêter une très grande attention au processus de substitution du strouvisme au marxisme. Les forces motrices de ce procès sont nombreuses et variées. Nous ne citerons que les trois principales. 1. Le développement de la science fournit un matériel de plus en plus abondant qui prouve la justesse de la pensée de Marx. Force est donc de le combattre hypocritement, sans s'élever ouvertement contre les principes du marxisme, mais en faisant semblant de le reconnaître, en le vidant de son contenu par des sophismes, en faisant du marxisme une sainte "icone", inoffensive pour la bourgeoisie. 2. Le développement de l'opportunisme parmi les partis social-démocrates soutient cette "revision" du marxisme, en l'adaptant de façon à pouvoir justifier toutes concessions à l'opportunisme. 3. La période de l'impérialisme est celle du partage du monde entre les "grandes" nations privilégiées qui oppriment toutes les autres. Des miettes du butin provenant de ces privilèges et de cette oppression échoient, sans nul doute, à certaines couches de la petite bourgeoisie, ainsi qu'à l'aristocratie et à la bureaucratie de la classe ouvrière. Ces couches, étant la minorité infime du prolétariat et des masses travailleuses, sont attirées vers le "strouvisme" parce que ce dernier leur offre une justification de leur alliance avec "leur" bourgeoisie nationale contre les masses opprimées de toutes les nations.

.....

On ne peut savoir si un puissant mouvement révolutionnaire se développera au lendemain de cette guerre, pendant celle-ci, etc., mais en tout cas seul le travail accompli dans ce sens mérite le nom de travail socialiste. Le mot d'ordre qui généralise et oriente ce travail, qui aide à unir et à souder ceux qui veulent concourir à la lutte révolutionnaire du prolétariat contre son gouvernement et sa bourgeoisie, c'est le mot d'ordre de guerre civile.

COMMENT FINIT

"L'ANTI-IMPÉRIALISME" RUSSE

Nous l'avons dit et redit: il n'y a rien à attendre du différend sino-soviétique pour la reprise de classe du prolétariat révolutionnaire. La réponse que Souslov vient de donner à la "lettre en 25 points" des chinois en constitue une preuve supplémentaire. Dans le débat entre Pékin et Moscou, il n'est question du marxisme que pour le falsifier.

La Russie khrouchtchévienne en donne une version social-réformiste qui coïncide sur tous les points avec les positions défendues jadis par la IIe Internationale. Elle pousse le prolétariat des pays capitalistes développés sur les "voies nationales et parlementaires" qu'inaugurèrent Millerand et Bernstein. Elle vante les mérites de la paix et ceux du commerce international dont il faudrait tout espérer sauf l'alternative: guerre ou révolution. Enfin, aux pays arriérés qui supportent le double joug de l'impérialisme mondial et de leur bourgeoisie "nationale", elle enseigne les vertus de "l'indépendance" et du "progrès social".

La Chine, de son côté, lui oppose sa variante de "gauche", typiquement stalinienne. Elle exalte la lutte des peuples opprimés contre leurs oppresseurs, condamne la coexistence pacifique, proclame (au moins en paroles) la nécessité de la violence et de la dictature pour imposer un régime social nouveau. Mais elle cache que ce régime est le régime bourgeois de "démocratie populaire" et que la lutte qu'elle mène n'est pas celle du prolétariat international, mais celle de l'Etat chinois impatient d'impulser son développement capitaliste et de conquérir la place qu'on lui refuse sur le marché mondial.

Sous les slogans de paix et de prospérité, Moscou défend ses intérêts conservateurs de grande puissance impérialiste. Pékin prête aux objectifs nationaux bourgeois du jeune capitalisme chinois le travestissement à la mode du "socialisme".

La polémique sino-soviétique n'est donc pas une controverse de parti sur la meilleure façon d'"édifier" la société future ou de "faire la révolution", elle est un conflit entre Etats. Elle ne concerne pas la substance du marxisme, mais un aspect des contradictions du monde capitaliste: l'antagonisme croissant entre une poignée d'Etats impérialistes (dont l'URSS) et une majorité de pays "sous-développés" (dont la Chine). Malgré la contre-révolution stalinienne et l'absence (si vantée) de crise dans les forteresses du Capital, ces contradictions ont éclaté dans toutes la "zone des tempêtes" où elles ont donné naissance à des Etats bourgeois. Mais, dans le cadre du système capitaliste mondialement dominant, le retard et la sujétion économiques de ces pays ("indépendants" ou pas, "socialistes" ou pas) se sont encore accrus par rapport aux métropoles. Ce fait, loin d'être accidentel comme tendent à le faire croire les palabres de la Conférence mondiale du Commerce, est la conséquence

inélucltable de l'économie du donnant-donnant qui désavantage évidemment celui qui a le moins à offrir et du fait que les "sous-développés" sont des pays essentiellement agricoles qui dépendent entièrement des pays industriels pour réaliser la tâche d'industrialisation que l'histoire leur impose. Or le Capital qui n'investit qu'à coup sûr hésite devant ces immenses continents en pleine transformation qui ne lui offrent d'autres garanties que la servilité sans limite de leurs gouvernants. Longtemps, le stalinisme (aussi bien chinois que russe) a pu nier cette issue fatale du progressisme petit-bourgeois à l'époque impérialiste. Selon lui, la reconnaissance de "l'égalité" et de "l'indépendance" des nations opprimées, l'instauration d'un commerce "réciproquement profitable" auraient dû non seulement amener le "progrès social", mais encore affaiblir l'impérialisme. La rupture entre Pékin et Moscou apporte le démenti de ces illusions même dans le "camp socialiste". Là, comme ailleurs, se sont vérifiés les antagonismes entre Etats, les conflits d'intérêts entre pays capitalistes avancés et pays arriérés.

Mais cette rupture comporte un autre enseignement. C'est que l'URSS, qui pendant des décades avait eu (en paroles) l'attitude actuelle des Chinois, doit jeter le masque. Ses intérêts de grande puissance impérialiste sont devenus si pressants qu'elle a partout abandonné la vieille contestation "anti-impérialiste". En Asie, comme en Amérique latine; en Europe, comme en Afrique. Prenons un seul exemple: celui de Cuba. Le 23.1.64, Fidel Castro signait à Moscou un accord sur la vente à l'URSS du sucre cubain, que nous avions dénoncé dans un récent numéro du "Prolétaire". En contrepartie, il s'engageait à "établir des relations de bon voisinage avec les USA sur la base de la coexistence pacifique" et condamnait "l'activité scissionniste" du PC chinois. Depuis les concessions sont allées bon train: offres d'indemniser les compagnies américaines, "non-ingérence" du castrisme en Amérique latine, projets, de "neutralisation" de Cuba, etc. Washington a aussitôt exploité cette situation au Brésil en poussant la "droite" bourgeoise contre le gouvernement de la "gauche" parlementariste et petite bourgeoise. Moscou n'a pas élevé la voix. Ainsi, les USA ont pu rompre "l'Alliance pour le Progrès" qui servait de paravent démocratique à leur domination sur l'Amérique du Sud. Mais ils l'ont fait avec d'autant plus de facilité et de force, que l'URSS a dénoncé plus nettement son "alliance pour le progrès" avec la Chine et tous les peuples opprimés.

Bien loin de nous lamenter sur le sort de la "démocratie" brésilienne ou du "socialisme" chinois, réjouissons-nous ! Plus nette sera la rupture entre les intérêts de l'impérialisme et ceux des pays arriérés, plus grandes seront demain les chances du prolétariat révolutionnaire. Nous opposerons seulement à la manière asiatique des discussions et des "divergences" byzantines entre Moscou et Pékin, la manière américaine qui tranche le débat par la force des armes. Cette méthode-là est pleine de promesses !

Tel est donc le sens du conflit sino-soviétique. Les appels au "socialisme", les professions de foi "léniniste", tout le côté idéologique de la querelle ne sont qu'un voile pudique jeté sur les antagonismes du système capitaliste mondial. En Asie, comme en Amérique, ce sont les mêmes contradictions qui dressent les pays arriérés contre l'impérialisme et rendent inconciliables leurs intérêts politiques, économiques et sociaux. C'est pourquoi le seul point qui mérite d'être

souligné dans le Rapport Souslov est l'abandon par Moscou de son vieil "anti-impérialisme" qui prétendait lancer contre le Capital les mouvements nationaux des peuples opprimés. "Les marxistes-léninistes, dit Souslov, estiment que pour les anciennes colonies qui en ont fini avec la domination politique des impérialistes - et elles représentent l'écrasante majorité - la tâche principale consiste à consolider l'indépendance acquise, à extirper les racines du colonialisme dans leur économie, à développer à des cadences rapides l'économie nationale, à obtenir l'indépendance économique et à suivre la voie du progrès économique et social".

Qu'est-ce que cela signifie ? Que les jeunes Etats bourgeois d'Afrique et d'Asie ne devront compter que sur leurs seules forces pour s'émanciper", c'est-à-dire, pour développer leur propre capitalisme. Après avoir acquis leur "indépendance", ils ne devront pas troubler la paix mondiale, ni l'ordre régnant sur le marché international. Khrouchtchev n'assignait-il pas récemment à la Conférence de Genève sur le commerce la mission d'"assurer à tous les pays une digne place dans la division internationale du travail" (Pravda du 23.3.64) ? On ne peut répondre plus cyniquement aux inquiétudes de la bourgeoisie des pays arriérés qui traduisent les déséquilibres croissants du système capitaliste et l'incapacité des jeunes Etats à "extirper les racines du colonialisme" et à "suivre la voie du progrès économique et social".

En adoptant cette ligne politique, l'URSS sacrifie ouvertement à l'impérialisme les intérêts de la bourgeoisie nationale des peuples opprimés. Mais elle dévoile aussi sa trahison complète des intérêts du prolétariat dans ces pays au profit des cliques éphémères de politiciens bourgeois. En effet, reconnaissant que dans l'"tiers monde" les révolutions bourgeoises ont donné tout ce qu'elles pouvaient donner, Souslov refuse au prolétariat naissant toute perspective d'organisation autonome et de lutte indépendante pour ses objectifs de classe. "Il est absurde de dire que la tâche d'une insurrection armée se pose aux travailleurs d'Algérie, du Ghana, du Mali et de certains autres pays". Et le "théoricien" du Kremlin explique: "une telle tactique est d'autant plus vicieuse dans la conjoncture actuelle que dans un grand nombre de pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine ce sont des gouvernements nationaux faisant une politique anti-impérialiste qui ont accédé au pouvoir". Ainsi donc, prolétaires, soyez confiants en votre bourgeoisie "nationale", comme celle-ci est confiante en l'impérialisme mondial !

Un tel aveu, une telle fin de l'"anti-impérialisme" russe, sont aussi riches de développements révolutionnaires que la rupture par Washington de son "Alliance pour le Progrès". Mais ce n'est pas Pékin qui prendra la relève. Car le mot d'ordre de la révolution n'est pas, même pour les pays arriérés, celui que lance aujourd'hui Mao: "Prolétaires de tous les pays et peuples opprimés, unissez-vous !". Demain, dans l'actuelle "zone des tempêtes", comme au cœur des vieilles métropoles celui qui retentira sera le cri de guerre du Manifeste de 1848: "Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !"

DEMOCRATIQUE à l'adresse des bourgeois, FASCISTE à l'égard des ouvriers, le syndicalisme de COLLABORATION DE CLASSES jette le masque

Contre les grèves fractionnées et étalées que les syndicats imposent à la classe ouvrière, une protestation s'est élevée à l'occasion des mouvements revendicatifs d'avril dernier. Manifestation plus que modeste, de portée quantitativement négligeable, mais qui, par la réaction brutale qu'elle a suscitée, jette une lumière crue sur le véritable rôle des dirigeants syndicaux actuels.

A la Régie Renault, un délégué C.G.T. de la tendance "Voix Ouvrière" a été exclu du syndicat parce qu'il désavouait les grèves tournantes et, avec ses camarades d'atelier, se prononçait pour la grève illimitée. Ainsi, dans la grande centrale "démocratique", un délégué ouvrier régulièrement mandaté se trouve rejeté de l'organisation syndicale pour avoir préconisé l'arme classique de défense des intérêts prolétariens. Dans la C.G.T. qui fait des ronds de jambe devant les jaunes de Force Ouvrière et qui adresse force sourires aux syndicalistes à l'eau bénite, c'est un fait passible de la sanction la plus grave que de réclamer l'usage du seul moyen de lutte efficace. Cela ne devrait pas surprendre. Quand des dirigeants ouvriers n'ont que le mot de "démocratie" à la bouche, cela ne signifie jamais rien d'autre que courbettes à l'égard des partis et autorités bourgeois, mépris et répression à l'adresse des aspirations et volontés des ouvriers. Dans ce domaine, d'ailleurs, les hommes de Frachon n'innovent en rien. L'exclusion a toujours été l'arme des syndicalistes de collaboration de classes contre les révolutionnaires. Quand Frachon et ses amis comptaient encore parmi ces derniers, cette canaille de Jouhaux s'empressa de les bannir de la vieille C.G.T. Il n'avait rien d'autre à leur reprocher que ce que les acolytes de Frachon reprochent aujourd'hui aux militants de "Voix Ouvrière" : tendre à faire des revendications immédiates des mouvements s'inscrivant dans la lutte de classe du prolétariat. Ainsi, si les protagonistes ont changé, les buts et moyens restent les mêmes. Les ex-dirigeants de la C.G.T.U. sont devenus chefs tout puissants de l'ultra-réformiste et patriotique C.G.T. ; des positions communistes et révolutionnaires, ils sont passés à celles de la collaboration de classes.

Mais ce ne sont là que les effets visibles d'un long reniement dont la capitulation du "communisme" de Moscou est la cause. A la différence des philistins du syndicalisme qui s'en offusquent, nous nous réjouissons, nous, de les voir apparaître au grand jour. Il est temps que les ouvriers fassent l'expérience pratique de ce que valent les chefs qui prétendent défendre leurs intérêts en même temps que ceux de la "nation". Il est temps qu'ils se rendent compte de ce que, au seul mot de grève véritable, les bureaucrates de la C.G.T. brandissent les foudres de l'appareil : mieux que n'importe quelle démonstration, cette attitude prouve combien sont incompatibles la défense des intérêts ouvriers et l'orientation de la centrale de Frachon. Flagornerie, bassesse devant les bons alliés électoraux démocrates et républicains bourgeois; brutalité, arbitraire à l'égard des militants prolétariens, voilà le vrai visage de la C.G.T. d'aujourd'hui.

Peut-être les militants de "Voix Ouvrière" auront-ils eux-mêmes quelques enseignements à tirer de cette expérience. Hostilité, mauvaise foi et mesures de rétorsion sont des procédés logiques dans des syndicats passés aux mains des agents du

capitalisme. Plutôt que de s'indigner de ces méthodes, il vaut mieux s'y préparer et y préparer les ouvriers. Il faut s'en servir pour montrer à ces derniers qu'on ne peut mener des luttes efficaces aussi longtemps qu'elles sont contrôlées par de pareils chefs, et qu'on ne peut s'émanciper de tels dirigeants aussi longtemps qu'on n'a pas la force de poursuivre des grèves véritables. En l'état actuel de faiblesse et de division de la classe ouvrière, la vérité est la seule arme que les révolutionnaires peuvent mettre en les mains des ouvriers. C'est ainsi que l'argument invoquant le mépris des règles statutaires par les dirigeants syndicaux est d'une médiocre valeur polémique parce qu'il entretient l'illusion d'un redressement possible de l'appareil qu'ils dirigent. Il convient au contraire d'illustrer par ce fait l'évolution totalitaire de la société capitaliste, de mettre en lumière l'évolution quasi fasciste de ceux-là mêmes qui, il y a 20 ans, envoyèrent les ouvriers au carnage, au nom, précisément de la "défense de la démocratie".

Si l'on veut éviter, lors de pareils incidents, que l'ensemble des ouvriers ne les considère comme des "querelles de chapelles" entre diverses tendances du mouvement prolétarien, il faut, en les expliquant, montrer ce fait que les dirigeants cégétistes, conscients ou non, n'ont plus rien de commun avec le prolétariat ; que le moindre délégué, du moment où il accepte sans réaction les ordres de Frachon et consorts, où il trouve normal, par le mensonge, la calomnie, la violence, d'évincer un prolétaire, est totalement perdu pour la cause ouvrière et ne peut que jouer le triste jeu poursuivi par ses chefs. Parler d'opportunisme, de bureaucratisme à son sujet n'est nullement suffisant. C'est s'arrêter aux conséquences de la dégénérescence stalino-khrouchtchevienne, sans même en effleurer les causes. Il faut encore et surtout faire ce que "Voix Ouvrière" n'a pas fait jusqu'à aujourd'hui : aborder de front le grand problème qui domine toute notre époque, c'est-à-dire les raisons et les conséquences de la contre-révolution triomphante, l'imposture du "socialisme" russe, la destruction du programme historique du prolétariat par les soins conjugués des renégats de Moscou et de l'occident. Il faut aller jusqu'au bout de la formulation intégrale de ce programme ; définir la dictature du prolétariat comme seule issue favorable de la lutte de classe, comme seule tradition pouvant relier les luttes des ouvriers d'aujourd'hui avec les luttes des ouvriers d'hier et réaliser, par-dessus toutes les frontières, l'unité internationale de tous les exploités.

C'est entreprendre une tâche plus longue, plus difficile que celle qui se borne à redonner aux ouvriers la notion élémentaire de leurs intérêts immédiats, à leur offrir les colonnes d'un journal pour exposer "leur cas". Mais c'est leur apporter une perspective, une méthode, un espoir, les prémunir contre les manœuvres de leurs dirigeants et, en même temps, renforcer la situation précaire des militants prolétariens dans des organisations directement ou indirectement contrôlées par la bourgeoisie.

Au sommaire de

P R O G R A M M E C O M M U N I S T E

N° 27 - Avril-Juin 64

- Le marxisme n'est pas à vendre
- Le mouvement social en Chine
- Textes du marxisme révolutionnaire :
 Eléments d'orientation marxiste
- Invariance de l'opportunisme

LA JEUNESSE: CLIENTÈLE ÉLECTORALE OU FORCE RÉVOLUTIONNAIRE DE DEMAIN

Champion suprême de la démocratie parlementaire, le parti dit "communiste" sait se préoccuper de ses électeurs. Non seulement de ses électeurs présents, les adultes, mais aussi de ses électeurs futurs, les jeunes. Ces derniers se passionnent pour la guitare et le twist au détriment de la politique ? Qu'à cela ne tienne, le communisme à la mode de Moscou peut très bien s'en accommoder. Qui dit coexistence pacifique dit émulation "culturelle" : le P.C.F., appliquant consciencieusement les lois des "voies nationales" au socialisme, se fait fort d'offrir à la jeunesse twist, guitare électrique et surbooms à gogo !

Mais les "Sports et loisirs" ne sont pas tout. La jeunesse moderne est essentiellement pratique, "concrétiste", paraît-il. Elle veut des carrières, des professions rémunératrices. Le P.C.F. ne l'ignore pas. Il promet, en cas de victoire électorale et de règne de la "démocratie véritable", des crédits pour l'enseignement et pour la recherche scientifique. Les jeunes comprendront à demi-mot et traduiront tout de suite : possibilités plus grandes de réussite professionnelle, foire d'empoigne pour laisser l'usine aux petits copains moins instruits. Quant à l'abolition du salariat, comment les jeunes y croiraient-ils encore alors que leurs aînés du "plus grand parti de France" n'y croient plus depuis longtemps ?

Mais toute la gauche démocratique, du P.S.U. aux syndicalistes chrétiens, de Defferre à Guy Mollet ou Mendès-France, ne promet-elle pas la même chose que le P.C.F. ? Heureusement pour lui, il a sur tous ces gens-là une supériorité incontestable qui lui vient de sa maison-mère : l'U.R.S.S. est inégalable en matière de recherche scientifique et de réussites spatiales. Or la Russie est communiste. Nul ne songe à le nier, hormis quelques "fous" qui s'avisent de découvrir dans l'économie soviétique des preuves de capitalisme. D'autre part, le parti communiste est communiste ... par définition. Personne n'en doute non plus, sauf évidemment ces mêmes fous qui, par une logique triviale rappellent que les communistes n'ont pas de patrie et qu'un parti devenu patriote ne saurait plus être un parti prolétarien... Dieu merci, personne ne les écoute, tous les citoyens conscients, toutes les personnes réalistes ont depuis longtemps compris qu'on peut sans contradiction être à la fois patriote et internationaliste, révolutionnaire et chrétien, ennemi de l'exploitation et collaborateur du patronat, communiste et défenseur de la propriété. Cela les générations d'adultes l'ont parfaitement admis, pourquoi les jeunes, encore plus "réalistes" que leurs aînés, ne le saisiraient-ils pas aussi ? M. Thorez, qui s'est dérangé exprès pour eux à Marseille, le mois dernier, en est fer-

moment persuadé. "La jeunesse -a-t-il dit- sait faire la différence entre ce qui est vieux et ce qui est nouveau. Elle se tourne vers le communisme qui est la jeunesse du monde". Ainsi tout est pour le mieux et la campagne "pro-juventus" du P.C. s'annonce bien. Ce qui est "nouveau", c'est -on le devine aisément- le programme électoral de "démocratie véritable". Ce qui est "jeune" parce que communiste, c'est -est-il nécessaire de le préciser ?- le régime politique de M. Khrouchtchev.

Un seul point noir dans ce beau raisonnement. Toute la jeunesse n'est pas intoxiquée par le "yé-yé". Toute la jeunesse n'est pas apte à se conquérir un job lucratif grâce à la "démocratisation" promise de l'enseignement. Il y a cette masse inquiétante de jeunes inadaptés, de "sauvages", dont les excès défraient la chronique. Pour nous, communistes internationalistes, l'existence de cet abcès social incurable qu'est la jeunesse semi-délinquente constitue une manifestation du caractère explosif de la société moderne, la preuve aussi que, des jeunes générations, on peut attendre tout autre chose que la servile imitation de leurs aînés que leur propose le P.C.F., la certitude enfin que la jeunesse, ce n'est pas seulement l'inconsistant engouement pour les modes bruyantes ou le froid carriérisme des "raisonnables", mais encore et surtout la révolte contre l'ordre constitué.

Pour nous, qui nions et l'existence du communisme en Russie, et le caractère communiste de ses partis occidentaux, il n'existe pas de "problème de la jeunesse", mais seulement le problème du prolétariat. La révolution socialiste internationale a été perdue, l'oeuvre de Lénine détruite, la classe ouvrière du monde entier trahie par les épigones des bolchéviks. Ou le prolétariat subira encore longtemps l'influence des renégats patronnés par Moscou, et la domination du capitalisme pour rissant se perpétuera, rien ne pouvant alors empêcher la corruption et la déchéance des jeunes comme des vieux.; ou le prolétariat s'émancipera du contrôle de ses faux chefs, se dressera contre le capitalisme et le détruira. S'il est bien vrai que cette dernière perspective repose essentiellement sur les jeunes, il n'est pas moins vrai qu'ils ne semblent guère plus capables que leurs aînés de la réaliser. Avant de leur en faire grief, il faut d'abord s'expliquer pourquoi.

Apolitisme, incivisme, voilà les deux reproches essentiels qui sont faits à la jeunesse d'aujourd'hui. En ce qui nous concerne, la dialectique de Marx nous aura au moins appris que dans le mal d'aujourd'hui se trouve la solution, donc le bien, de demain. Stérile dans l'immédiat, la désaffection des jeunes à l'égard de la politique n'en exprime pas moins le dégoût pour la politique opportuniste des partis. Quant à leur incivisme, il dissimule tout simplement leur refus des normes et des règles d'une société qu'ils voient bien telle qu'elle est : pourrie. Sous ces deux formes, l'attitude des jeunes est grosse d'un rejet général des valeurs de la société bourgeoise. Cela ne peut que nous réjouir, nous qui, alors que Thorez et les siens travaillent

à un replâtrage démocratique du capitalisme, luttons pour sa destruction.

Dégoûtée de la politique, la jeunesse pourrait l'être à moins. On lui présente comme "nouf" un révisionnisme que Marx a fustigé il y a plus d'un siècle. On lui sert des "nouveautés" aussi vieilles que les nationalisations, la participation des syndicats à la gestion des entreprises, la réforme fiscale et autres slogans éculés de toutes les batailles électorales de toutes les républiques. Sans craindre de se moquer du monde, Thorez dit aux jeunes "De Gaulle vous a trompés", oubliant que c'est précisément là le rôle d'un chef d'Etat bourgeois. Mais que dire de prétendus "communistes" qui lui ont servi de caution, qui ont tenu et tiennent encore le même langage que lui, qui parlent comme lui des "intérêts nationaux" au-dessus des classes, exaltent comme lui la "grandeur du pays" ? Que dire en particulier de ce même Thorez qui fut vice-président du Conseil aux côtés du même de Gaulle, qui tança les minours parce qu'ils n'étaient pas assez enthousiastes pour descendre dans leur antre de forçats, qui appela les ouvriers encore en armes à s'incliner devant les "forces de l'ordre", à vénérer l'armée française, à glorifier le fleuve de sang versé par les ouvriers au profit du capitalisme "national" ? Faut-il s'étonner que les jeunes boudent la politique lorsque le "communisme" se présente à leurs yeux sous le jour du communisme officiel, c'est-à-dire comme un spectacle d'histrions exécutant des pirouettes ? Le souvenir est là encore tout frais, d'un parti soi-disant d'opposition qui vota les pleins pouvoirs au gouvernement au cours de la guerre d'Algérie et permit ainsi à l'impérialisme français d'utiliser les jeunes.

Sans rire, Thorez a dit : "La jeunesse est passionnée de nouveau. Ce système capitaliste, ce pouvoir personnel d'inspiration monarchiste sont ce qu'il y a de plus vieux". Certes le capitalisme n'est que trop vieux. Mais la "démocratie" chère à Thorez est ce qu'il y a de plus vieux dans le capitalisme ; plus décrépète, plus hideuse encore que le "pouvoir des monopoles" qui, au moins, a le mérite d'exposer sans fard ce qu'est tout gouvernement bourgeois : la dictature du capital. Le communisme, répétez-vous à satiété, est la jeunesse du monde. Il est plus que cela, il est le monde de demain. Mais un monde entièrement à conquérir. Un monde auquel la Russie des Staline et des Khrouchtchev fait obstacle. C'est seulement comme doctrine sociale, comme théorie de l'histoire, que le communisme existe déjà ; mais cela remonte à un siècle : à 1848 et au Manifeste de Marx et Engels. Dans le monde d'aujourd'hui ce qui est nouveau n'est pas communiste, ce qui est communiste n'est pas nouveau. Mais le programme et la doctrine de M. Thorez ne sont ni nouveaux ni communistes.

Quant à l'incivisme des jeunes, Thorez s'en tire avec quelques pirouettes, invoquant l'éternel conflit entre les générations, le manque de stades et de piscines. C'est pourtant quelque chose de bien plus sérieux ; quelque chose d'incurable comme les contradictions profondes du mode capitaliste de production, précisément parce que cet incivisme a pour base matérielle la folie productive de l'économie moderne et comme mobile idéologique la faillite morale de la société bourgeoise. Thorez, sur ce sujet, est optimiste : il s'agit des "plus désabusés" "qui font quelques mauvais coups". Pourquoi sont-ils "désabusés" ces

jeunes que guette la délinquance ? Parce qu'ils se sont vite convaincus, au spectacle de leurs aînés condamnés au salariat à vie, qu'aucune réforme ne pouvait les en sauver eux-mêmes. Parce qu'ils sentent bien que les "chances égales pour tous" que leur promettent les Thorez et Cie cachent la plus sordide et la plus terrible des concurrences entre les ouvriers, une concurrence pour laquelle eux, les enfants délaissés des cités-casernes, les ratés qu'élimine l'incohérente sélection scolaire, sont les plus mal armés. Parce qu'ils ont sous les yeux l'image de générations civiles et battues qui ont subi passivement guerre meurtrière et paix scélérate, abondance et crise, chômage et surtravail. Parce que tout ce que les partis leur offrent -et le parti "communiste" tout le premier- n'est que replâtrement d'une société immonde qu'ils sentent confusément et intuitivement ne plus pouvoir, à jamais, à tout jamais, être réformée, amendée, améliorée.

Cette frange dévoyée et perdue de la jeunesse n'est que l'expression négative de la violence et de la révolte qui couvent sous la croûte de fausse prospérité du monde capitaliste pourrissant. Mais son désespoir n'en témoigne pas moins de la force subversive qui s'accumule au sein de cette société. Quand le parti de classe renaîtra, la révolte sera consciente, la conscience s'emparera de la révolte et les jours du capitalisme seront comptés. Alors, cette jeunesse, dont tous les philistins moralisateurs déplorent le manque de civisme, pourra manifester toutes les vertus des classes révolutionnaires en luttant jusqu'au bout et avec joie pour le seul but qui en vaille la peine, non pas "une place au soleil" et beaucoup de députés "de gauche" au parlement, M. Thorez, mais le triomphe de la révolution communiste.

NOS RÉUNIONS

PARIS

vendredi 29 mai, à 21 heures
Salle Lancry, 10 rue de Lancry (X)

LES CONDITIONS DE LA REPRISE DE L'ASSAUT REVOLUTIONNAIRE

MARSEILLE

samedi 20 juin, à 21 heures
"A l'Artistic", Cours Jos eph Thierry

MARXISME ET DEMOCRATIE

Extraits des Bases pour l'adhésion au
PARTI COMMUNISTE INTERNATIONALISTE (Programme Communiste)

(Programme Communiste n° 25 oct. déc. 1963)

.....
Malgré le nombre restreint de ses adhérents qui répond à des conditions nettement contre-révolutionnaires, le Parti fait oeuvre continue de prosélytisme et de propagande orale et écrite, il considère la rédaction et la diffusion de sa presse comme sa principale activité dans la phase actuelle, celle-ci étant un des moyens les plus efficaces (dans une situation qui nous en laisse peu) pour indiquer aux masses la ligne politique à suivre et pour diffuser de façon systématique et plus large les principes du mouvement révolutionnaire.

Ce sont les événements, et non pas la volonté ou la décision des militants, qui déterminent l'ampleur de la pénétration du Parti dans les grandes masses. Bien qu'aujourd'hui cette activité ne soit qu'une petite partie de l'activité d'ensemble, le Parti ne perd aucune occasion d'intervenir dans les conflits de classe, sachant bien qu'il n'y aura pas de reprise tant que cette intervention ne se sera pas largement développée, et même, ne sera pas devenue la forme dominante d'action du Parti.

.....
L'Etat capitaliste prenant de façon toujours plus évidente la forme d'une dictature de classe que le marxisme avait depuis le début dénoncée, le parlementarisme perd nécessairement toute importance. Les organes élus et les parlements de la vieille tradition bourgeoise ne sont plus que des survivances. Ils n'ont pas de contenu, seule subsiste la phraséologie démocratique, qui ne peut dissimuler le fait que dans les moments de crise sociale, la dictature de l'Etat est l'ultime ressource du capitalisme, et que contre cet Etat doit s'exercer la violence révolutionnaire du prolétariat. Dans ces conditions, le Parti se désintéresse des élections de toutes sortes et ne développe pas son activité dans ce domaine.

Le culte des individus est un aspect dangereux de l'opportunisme : il est naturel que des chefs vieillissants et usés passent à l'ennemi et tombent dans le conformisme, la règle n'ayant connu que de rares exceptions. C'est un fait d'expérience que les générations révolutionnaires se succèdent rapidement. C'est pourquoi le Parti accorde le maximum d'attention à la jeunesse et consacre le maximum d'efforts à recruter de jeunes militants et à les préparer à l'activité politique, en dehors de tout arrivisme et de tout culte de la personnalité.

Dans l'ambiance historique actuelle, qui non seulement est contre-révolutionnaire, mais risque de le rester longtemps, la formation de jeunes dirigeants capables d'assurer la continuité et la tradition révolutionnaires jusque dans un avenir lointain s'impose. Sans apport d'une nouvelle génération révolutionnaire, la reprise du mouvement est impossible.